

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

Cabinet de Lecture Paroissial.

Vol III

Montréal, (Bas-Canada) 24 Aout 1861

No. 33.

SOMMAIRE.—Chronique.—Discours sur la voix humaine et sur la respiration, par le Docteur C. A. Goulette.—Guérison de Madame Suzanne Duchéneau.—Bibliographie.

CHRONIQUE.

SOMMAIRE.—Du gouvernement pontifical : son excellence.—Appréciation d'un touriste allemand sur Victor-Emanuel : Cavour : Garibaldi.

Dans un de nos derniers numéros, nous avons parlé du gouvernement Pontifical et de son excellence, nous avons dit que, malgré toutes les attaques, dont il a été l'objet, il est toujours aimé et chéri par la grande majorité des populations. C'est ce que nous prouvent les manifestations dont le Souverain Pontife est si souvent l'objet. C'est ce que nous montre l'inutilité des efforts tentés par les révolutionnaires pour gagner des partisans à leur cause. Enfin, c'est ce que fait ressortir, même cet esprit de convoitise si ardemment allumé dans l'âme des ennemis du St. Siège.

Et à ce sujet nous ferons aujourd'hui quelques rapides observations.

Il faut donc que les Souverains Pontifes aient su faire de leur Ville Capitale une étonnante et prodigieuse merveille puisque, dans tous les temps, elle a été l'objet de l'admiration et d'une attraction universelles, tandis que, dans ce moment, elle devient le centre, le but d'une telle ambition et d'une telle convoitise.

Rome ! Rome ! s'écrient depuis des siècles, le Savant, le Lettré, l'Antiquaire et l'Archéologue.

Rome ! Rome ! disent aussi les âmes pieuses et fidèles, dévouées à la vérité et à la continuation des œuvres du Sauveur sur la terre : et cette acclamation, elles la répètent avec une toute autre ferveur et un sentiment bien autrement doux et profond que les savants du siècle.

Mais en ce moment, avec quels sentiments de rage, quelles ardeurs effrayantes de désirs et d'avidité, cette même parole passe-t-elle sur les lèvres de l'impie et du révolutionnaire modernes !

C'est un fait qui se produit au grand jour, qui n'est pas dissimulé, qui brave la lumière et qui mérite singulièrement d'être examiné, car c'est là un des plus éclatants hommages que la société du mal ait jamais rendus aux Souverains dont on affecte de nier la sagesse.

Le voyageur va à Rome ; il en revient avec une idée qui surpasse toutes ses prévisions et ses espérances, à quelque titre qu'il se présente, soit comme croyant ou comme lettré.

Et de son côté, le Souverain Piémontais qui a sacrifié déjà sans hésitation 3,000 lieues carrées de sa domination dans la Savoie, qui semble disposé à abandonner deux autres joyaux précieux de sa couronne, la Sardaigne et la Sicile, ces greniers de l'ancien Empire, n'a qu'un rêve qu'une idée incessante, la possession de la grande Cité Romaine.

Cette ambition, il faut l'avouer lui coûte déjà cher. Mais comment s'explique-t-elle ? Où en est la cause ?

C'est qu'il s'est trouvé des Souverains pleins de génie qui, après les ruines laissées par les Barbares jadis, ont fait surgir du milieu d'un désert et comme du fond d'un tombeau, une réunion de merveilles qui éclipsent non seulement la Savoie et la Sicile réunies, mais encore l'Italie tout entière.

Cependant ce n'est pas là ce qu'on disait naguères dans les journaux hérétiques, mœcréants ou libres penseurs. Tant que Rome semblait inattaquable, il n'y avait point de lamentations qu'on ne fit entendre sur son abjection, sur la dégradation de son peuple, sur les misères de son climat, sur l'insalubrité de son site. Mais depuis que la force a remplacé le droit, et qu'elle en tient lieu, depuis lors il n'est pas de jour, il n'est pas d'instant où les pensées du *Carbonaro* impie, du libéral philosophe ne se reportent avec avidité, avec frénésie vers ce centre béni.

Elle est donc bien belle et bien grande la Rome des Papes pour exciter tant de transports, pour être mise à un si haut prix ! Oui : et cette ardeur en est elle-même une preuve. Et nous aussi, nous serons tout disposés à en convenir, mais en concluant que c'est précisément pour cette raison qu'elle ne doit pas changer de Souverains, et qu'elle doit rester à ceux qui la possèdent, puisque c'est eux qui en ont créé les magnificences et les splendeurs.

Écoutez ceux qui l'ont vue et qui l'ont examinée, les croyans comme les infidèles, les savants comme les politiques.

Nous ne citerons que les plus célèbres : " Lorsqu'on

approche de Rome, dit l'un d'eux, on voit un désert parsemé de ruines d'où la Ville Pontificale, avec ses dômes d'or, ses colonnes d'airain, ses obélisques de granit, ses palais immenses, apparaît comme un majestueux oasis de monuments."

C'est ainsi qu'un voyageur, assez *libre penseur*, commence sa description de Rome, et il ajoute :

"Le nom seul de Rome est magique pour le voyageur qui arrive dans son enceinte. Être à Rome paraît une sorte d'honneur, un des nobles événements, un des beaux et grands souvenirs de notre vie. Cité victorieuse par ses armes, ou dominatrice par sa foi, Rome pendant plus de vingt siècles a régné sur l'univers, et l'imagination ne peut concevoir pour elle une dernière et plus haute destinée."

Voilà comme parlent les Français du XIXe siècle, et voici comment s'expriment les Allemands, par la voix de Goëthe :

"Rome, dit cet écrivain, est un monde intellectuel et sentimental, à part du monde matériel ; et celui-ci, sans Rome, ne serait plus qu'un vrai désert."

Et ce que disent les hommes de génie est formulé d'une manière encore plus saisissante par le concours universel des peuples ou par l'avidité des Conquêteurs de nos jours.

C'est donc ce but de l'attraction universelle, que les conquérants modernes voudraient détruire ; espérons pour la civilisation, comme pour l'Eglise, de meilleures destinées.

Rome *doit* rester aux Souverains Pontifes, parcequ'elle est leur propriété légitime et la Capitale de la société catholique.

Rome *doit* rester aux Souverains Pontifes parcequ'elle leur doit toute cette splendeur qui, sans eux, s'évanouirait bien vite.

Rome enfin, à un autre point de vue, *doit* leur rester, parceque c'est là que l'on voit la réalisation du gouvernement le plus intelligent, le plus moral, le plus populaire, et par conséquent le plus vraiment progressiste.

D'une part, le plus favorable au développement des facultés humaines par ses foyers d'art et d'instruction ; et en même temps, le plus merveilleusement secourable par ses institutions pour les misères, les imperfections et les épreuves de la vie présente.

D'une part, le plus attentif aux exigences des classes intelligentes et aristocratiques de la société ; *d'autre part*, le plus dévoué aux besoins, aux misères, aux vicissitudes de la classe éprouvée et souffrante de cette même société.

Si on détruisait cette Autorité élevée et bienfaisante, que deviendrait le monde même politique ? Que deviendrait-il, dans les difficultés de l'avenir sans un pareil exemple et sans un si grand modèle ?

Ne deviendrait-il pas, comme dit Goëthe, un désert

sans chemin, sans voie, sans fécondité, sans asile et sans abri ? Où trouver, en effet, un gouvernement plus éclairé et plus populaire, plus digne de commander à des esprits d'élite, plus capable de montrer comment on peut consoler et rendre heureux les tristes enfants des hommes ?

Les faits que nous avons indiqués nous semblent bien suffisants pour établir une telle vérité. Nous pourrions les examiner de plus près et avec plus de détails, c'est ce que nous nous proposons de faire à une prochaine occasion.

La Révolution continue son œuvre par ses impôts dans le Nord de l'Italie, par ses intrigues dans le Centre, par l'assassinat dans le Sud. Dans le mois dernier on a eu à déplorer près de cent assassinats dans la seule ville de Naples. Dans la campagne, le massacre est organisé en grand, contre ceux qu'on appelle maintenant les brigands, et qui représentent, pour la plus grande partie, ce peuple que l'on appelait naguère à manifester *si librement* sa volonté. Tous ceux que l'on saisit et qui sont soupçonnés de ne pas mettre leur confiance dans le Roi *galant-homme*, sont fusillés impitoyablement et souvent avec leurs femmes et leurs enfants.

Un système qui n'a que de tels moyens pour s'établir et pour s'imposer, est jugé par cela même et ne peut avoir de durée. Son origine est trop déshonorée et trop funeste pour qu'il puisse aspirer, dans l'avenir, à autre chose qu'à l'opprobre et au mépris.

Un voyageur Allemand plein d'esprit et de bon sens a parcouru dernièrement l'Italie et a publié ses impressions qui ne sont pas très-enthousiastes pour *l'Unité Italienne* et pour les héros du moment.

Nous nous faisons un plaisir de citer au moins quelques passages de son livre.—

Une de ses premières remarques, c'est la peine qu'il a de voir acclamer avec tant de transports comme le premier fondateur de l'indépendance italienne, le père du Roi actuel du Piémont, Charles-Albert, incomparablement plus célèbre par ses disgrâces, que recommandable par ses vues et ses intentions. C'est assez mal choisir l'objet de ses apothéoses que s'en aller prendre un héros, grand surtout par ses infortunes.

Si l'on voulait personnifier l'idée de l'indépendance et de l'unité, il semble être d'un assez mauvais augure de s'en aller choisir celui que l'entreprise a tué, *ainsi qu'elle en tuera bien d'autres*, ajoute le voyageur.

Le touriste Allemand passe ensuite à l'appréciation de Victor-Emanuel dont il ne paraît pas très-enchanté. "*La tête violemment rejetée en arrière ; son geste, ses manières, tout jusqu'à cette moustache farouche, expriment la fierté, la hauteur et l'audace.*"

Avec de pareilles dispositions on peut-être assez bien organisé pour entreprendre des choses réputées impossi-

bles, mais fort mal pour les amener à complète maturité.

Vient ensuite le portrait peu flatteur du ministre Cavour, dont le principal mérite fut la rouerie et l'intrigue. Ce personnage ainsi dépeint représenté, malheureusement avec beaucoup trop de fidélité, ces valets de comédie, ingénieux autant que peu scrupuleux sur les moyens; qui, à force d'expédients et de fourberies, parviennent à surprendre quelquefois pour leurs maîtres certaines faveurs qu'on passe encore à la scène, mais qui, dans la vie privée, mettraient infailliblement en contact avec les Cours de justice et avec tout ce que les Tribunaux peuvent amener de plus aimable.

Voilà, d'après cette autorité, ce que l'on peut dire de mieux sur le Roi galant-homme et sur son fidèle ministre.

Après ce portrait des principaux chefs, vient celui de Gavazzi. Nous n'avons rien à apprendre de nouveau sur le compte de celui-là. Le peuple Italien lui a déjà rendu justice; car au bout de quelques mois de prédications politiques il a été honteusement chassé par les siens.

De tout ce livre du touriste Allemand dont un compte-rendu détaillé, a paru dans le *Correspondant* du 25 avril dernier, il résulte une donnée bonne à connaître, c'est que les Allemands souscriraient volontiers à une Fédération, mais que l'Unité les épouvante; eux aussi trouvent que leurs intérêts s'opposent à la réunion de toutes ces différentes nationalités qui composent l'Italie.

L'Unité pour eux c'est la perte de Venise, demain de Trieste, après demain peut-être, du Tyrol, habitée pour la moitié par une population toute Italienne de traditions, de mœurs, de langage. Contre tant d'oppositions que fera le Piémont?

Discours sur la voix humaine et sur la respiration

Par le Docteur C. A. GUILMETTE.

(Suite et Fin.)

SECONDE PARTIE.

Quelles que soient les découvertes progressives qui ont été faites dans les autres branches de la science médicale, il est certain que celle de la Pathologie vocale, ou des maladies de la voix, est demeurée jusqu'ici dans une certaine obscurité, par le manque d'une théorie bien définie et bien établie sur ce sujet. J'attribue la réserve que gardent, sur ce point important, les plus grandes autorités médicales, à une fausse idée conçue dès le principe sur le système anatomique de la voix, et plus proprement, sur le siège phonétique des sons vocaux. Toute erreur sur ce point doit inévitablement produire de la confusion et de l'incertitude dans les méthodes qui traitent de la voix, et de son développement.

Il a été aussi allégué comme excuse de cette incertitude qui couvre encore cette question, que généralement les médecins ne sont pas des vocalistes, et que les maîtres de chant ne sont pas ordinairement physiologistes. Combien ce divorce établi entre ces deux arts peut contribuer à faire durer le mal, il ne me sied peut-être pas à moi, de le dire. Mais une chose est parfaitement connue de ceux qui ont étudié la médecine: c'est qu'il n'y a guère

d'exemple de physiologiste qui ait jamais essayé d'opérer sur lui-même, cet entier développement de l'appareil qui constitue l'instrument vocal; et ce n'est même qu'après des essais de cette sorte, répétées et sérieux, que celui qui vous parle est parvenu à obtenir une solution décisive sur les questions, si simples cependant, qui touchent à l'hygiène vocale.

Dans ma position connue de conseil-médical de plusieurs compagnies d'artistes chanteurs, en Amérique et en Europe, j'ai été muni d'amples preuves de la fausseté et de la tendance funeste d'une foule de notions communément reçues, touchant la manière de former et de cultiver la voix; notions dérivant des faux principes auxquels j'ai déjà fait allusion.

La théorie généralement reçue touchant le mécanisme vocal, est que ce mécanisme est circonscrit dans les poumons et le larynx. Quelques-uns, plus observateurs et plus studieux, ont admis le diaphragme comme y ayant sa part. En sorte que l'idée complète qu'on se fait sur la production de la voix est celle-ci: Les poumons sont comme le soufflet, mis en mouvement par le diaphragme: ils poussent l'air à travers la glotte qui est l'ouverture du larynx, ou la partie supérieure de ce tube-à-air: l'air frappant les bords de cette ouverture, (que dans ce système on appelle cordes vocales) fait vibrer ces ligaments ou cordes vocales, qui produisent par-là le son vocal, lequel sera grave ou aigu, selon le degré de tension donnée à ces cordes vocales.

Cette théorie peut paraître très-plausible et tout-à-fait rationnelle. Mais le témoignage infailible d'une sérieuse expérience fait voir qu'elle est fautive et même absurde. Si vous voulez bien vous souvenir que les conditions essentielles pour les vibrations sonores d'une corde sont: la liberté de mouvement, le contact avec un corps sonore; un état sec, la tension, l'élasticité, une longueur arbitraire et la consistance; et qu'aucune de ces conditions n'existe pour ces prétendues cordes vocales, vous serez d'accord avec moi, je pense, pour qualifier cette théorie d'absurde.

De plus, une expérience facile à faire, prouve que tout le son le plus intense qu'on puisse former, en poussant ainsi l'air à travers la glotte, n'est autre chose qu'une sorte de chuchotement pareil à celui qu'on pourrait produire avec les lèvres. A l'appui de cette assertion, je vais mettre en jeu cette partie (très-incomplète) du système vocal, le diaphragme, les poumons, et la glotte; et nous allons voir tout le son que peuvent produire ces organes réunis. Je donnerai à ces parties tout le jeu dont elles sont susceptibles, au moins dans ma personne: vous pourrez juger vous-même de la puissante colonne d'air poussée au dehors, et vous verrez, par les diverses intonations qu'elle prendra, que je ne prétends mettre aucun obstacle aux opérations du diaphragme et des poumons, ni à la force expansive et contractile attribuée à ce qu'on appelle les cordes vocales. (1)

Vous voyez par cette expérience que si nous n'avions pas d'autre organe vocal que ce que nous en donne cette théorie généralement acceptée, même par les hommes de l'art, nous serions assez mal partagés. Or, les inconvénients résultant de cette notion trop profondément enracinée sur la nature de la voix, sont multipliés, et ont des conséquences fatales. Car, si, d'un côté les organes du corps humain ne peuvent que se développer pleinement, et j'ajouterai sans le moindre danger, par certains exercices fondés sur les principes physiologiques ou, pour parler en termes techniques, sur le fonctionnement naturel de ces parties, il est certain aussi que si nous prétendons exiger, de ces organes ou de ces parties, des services d'une espèce ou d'un caractère contraire à celui que, par la nature, ils sont destinés à rendre, nous affaiblissons ou nous détruisons, plutôt que nous ne développons, ces mêmes organes, par tous les exercices mal entendus que nous leur donnons ainsi.

Appliquons maintenant ce principe au sujet qui nous occupe. Une opinion généralement reçue nous dit que la voix a son siège, ou comme son origine première, dans le larynx, ou partie supérieure du tube à air. Par conséquent, quand nous parlons ou que

(1) Ici, M. le Docteur fit entendre d'une manière très-distincte l'air national en tenant la bouche constamment ouverte, mais sans aucun son vocal proprement dit, autre qu'une espèce de bruissement, produit par une forte colonne d'air poussée à travers la trachée-artère.

nous chantons, l'esprit, dans son action de surveillance générale, unit cet effort avec le pouvoir musculaire de la gorge, et il persiste à exiger de ces muscles, ce que ceux-ci ne sont nullement destinés par la nature, à produire, c'est-à-dire les tons de la voix. Ainsi, sans nous en douter, mais non moins réellement toutefois, un exercice qui n'est nullement naturel est produit par une des parties les plus frêles et les plus sensibles de notre organisme ; et qui, par le tissu ou enveloppe muqueuse qui la couvre, entretient une relation très-intime avec les organes immédiats de la vie et, en général, avec le système nerveux. Si donc cette action contre-nature vient à être répétée, longtemps soutenue, avec intensité et en toute occasion qui se présente, il devra naturellement, comme conséquence, s'ensuire quelque inflammation ou quelque rupture.

L'homme qui parle en public, le chanteur, éprouvera l'érouement ; un épuisement nerveux ; l'impossibilité d'augmenter le pouvoir de sa voix ou de s'en servir pendant un temps un peu prolongé ; la sécheresse ou un mal de gorge, accompagné de ce qu'on appelle catarrhe ; l'ensure des glandes de la gorge ; la dyspepsie ; une bronchite, enfin la consommation, toutes suites ordinaires de cette action forcée, opposée aux lois de la nature, et cependant très-commune aujourd'hui.

D'autres maux encore dérivent de cette même ignorance touchant la nature et le principe de la voix ; maux extrêmement graves par l'influence fatale qu'ils exercent sur la santé en général et sur la longévité. L'un de ces maux consiste à ce qu'on manque de donner le *soin* nécessaire pour former et développer les organes de la respiration sur quoi est basée la théorie du phénomène vocal.

Avant d'en venir à cette partie intéressante de mon sujet, il est nécessaire d'énumérer et de vous montrer les différents organes qu'une étude sérieuse a découverts, comme ayant part et comme étant essentiels à la production de la voix humaine. L'action précise par laquelle chacun de ces organes contribue, pour sa part, à ce grand résultat, constitue une matière spéciale et intéressante d'étude pour celui qui approfondit la *physiologie* vocale, ou la production de la voix humaine.

Les organes qui constituent l'appareil vocal, ou qui lui appartiennent, sont : Les poumons ; — les muscles de la respiration ; — le thorax ; — la trachée-artère avec les bronches ; — le larynx ; — le pharynx ; — le voile du palais ; — la luette ; — les amygdales ; — l'épiglotte ; — la voûte du palais ; — les fosses nasales ; — les sinus maxillaires ; — la langue ; — les joues ; — les lèvres ; enfin, le plus important de tous, ce tissu délicat ou enveloppe muqueuse qui recouvre tous ces organes, et qui est la cause efficiente du *phonus* ou son vocal ; et communément appelée la *membrane muqueuse*. (2)

Pour résumer ce sujet du mécanisme respiratoire, il pourra vous paraître étrange de m'entendre déclarer que parmi les sciences élémentaires qui devraient être enseignées dans toute famille, dans toute école, se trouve la *science de la respiration*. Si les rudiments de cette science étaient mieux entendus, une multitude d'infirmités qui frappent d'incapacité, nombre de personnes de l'un et l'autre sexe, disparaîtraient peut-être. Au lieu des ces figures pâles, de ces corps amaigris, de ces voix faibles ou rauques que l'on rencontre de toutes parts, on verrait des individus à formes deux fois plus robustes, des complexions fortes ; — on entendrait les voix claires et sonores des temps passés, d'un temps où les exigences de la mode et les inventions du luxe n'avaient pas encore appris à fouler aux pieds ce qu'exigent plus essentiellement les lois de la respiration.

Quand nous aurons bien compris combien un sang bien pur, et sa parfaite circulation dans tout le corps, dépendent d'une bonne respiration et d'un air pur aussi, nous mettrons plus de soin à maintenir la respiration dans toutes ces conditions, en sacrifiant s'il le faut pour cela, une satisfaction ou un plaisir du moment.

Nous savons tous que la substance ou la base du sang est éla-

borée par l'estomac et les intestins, qui la tirent des aliments ; mais il semble que, dans la pratique, il est encore à naître dans l'esprit d'un grand nombre, que c'est de l'air, avec qui le sang est mis en contact dans les poumons, que celui-ci tire la propriété qui le rend apte à soutenir la vie. Si le sang sortant des poumons, entrait en circulation, dans le même état où il était en arrivant aux poumons ; c'est-à-dire si, dans les poumons il n'y avait pas d'air, pour venir en contact avec le sang, la mort s'ensuivrait. Le célèbre docteur Bichat a démontré ce fait bien avéré, au moyen d'une expérience faite sur deux chiens. A l'un de ces animaux, il ouvrit la veine *jugulaire* ; à l'autre animal il ouvrit l'artère *carotide*. † Puis, au moyen d'un tube de communication qu'il adapta à ces deux sortes de vaisseaux, il reçut le sang *veineux* du premier de ces animaux, et le fit circuler, au lieu du sang *artériel*, dans le corps de l'autre. Il en résulta que celui de ces animaux qui recevait ainsi du sang *veineux* ou impropre à la vie, devint d'abord insensible, et fut sur le point d'expirer ; mais on laissa circuler de nouveau chez lui, le sang *artériel*, et l'animal revint à son premier état.

En un mot, le sang *veineux* est impropre à la vie, parce qu'il a perdu ses propriétés nutritives, qu'il avait acquises originairement de l'air. Voilà pourquoi il revient continuellement aux poumons, pour y être ravivé par l'air ; et voilà aussi pourquoi, si les poumons se trouvaient privés d'air, comme cela arrive à un homme qui se noie, ou chez un homme qu'on étoufferait, la mort s'ensuivrait inévitablement. Si la privation d'air n'était que partielle, comme lorsqu'on laisse ses poumons se contracter, en négligeant de les conserver en bon état, ou en respirant un air vicié, alors la mort ne viendrait que lentement, mais en laissant toutefois, les traces d'un sang appauvri : la couleur livide et bleuâtre de la peau ; une grande faiblesse dans tous les membres ; l'ulcération de la gorge et des poumons, et autres symptômes de ruine.

Puisque le sang est, pour ainsi-dire, comme le dépôt général des éléments qui sont destinés à réparer, par une opération continue de sécrétion, les pertes continuelles que subissent toutes les parties de notre corps, il s'ensuit que, si ce fluide manque de quelques-uns de ces éléments *réparateurs*, le corps ne peut plus réparer ses pertes, faute de ces mêmes éléments ; la force de *résistance* et les facultés *récompensatives* de la vie animale diminuent, et un dépérissement plus ou moins rapide se manifeste bientôt.

Si ces faits et autres semblables, et enfin tout ce que le simple bon sens nous apprend, sur l'usage et la nécessité de l'air, était mieux compris, je crois que nous ne pourrions que difficilement nous attendre à rencontrer, comme nous faisons trop souvent, tant d'individus, de toutes les classes de la société, si profondément oublieux de ce qui peut intéresser leurs organes respiratoires ; — qui, non seulement négligent toute espèce de soins pour l'expansion de ces organes vitaux, mais qui même neutralisent, par des habitudes funestes, le peu d'action bienfaisante que leur mécanisme vocal et respiratoire est *naturellement* capable de produire. Ainsi nous voyons souvent les personnes d'étude, se livrer au travail dans des appartements clos et mal ventilés, ayant la poitrine dans une position gênée. De plus, loin de recourir aux moyens les plus naturels, pour arrêter la destruction lente qui s'opère en eux par ces imprudences, on en voit qui fatiguent leurs membres déjà affaiblis, par l'usage trop violent pour eux, des *haltères* † (*dumb-bells*), comme si un tel procédé pouvait répondre aux besoins de leurs poumons affaiblis, et de leur sang vicié.

L'aliment naturel des poumons est l'air pur !! On ne peut jamais leur en donner trop. Les poumons sont susceptibles de prendre graduellement, du développement et de l'expansion ; mais pour procurer cette expansion, le seul moyen direct est d'inspirer l'air lentement, d'une manière profonde et conforme aux lois de la physiologie. Cette manière d'inspirer l'air, diffère beaucoup de

* La veine *jugulaire* est le vaisseau par lequel le sang *veineux* revient de la tête aux poumons.

† L'artère *carotide* est le vaisseau par lequel le sang *artériel* ou purifié, est envoyé des poumons au cerveau pour commencer la circulation.

‡ Masses de fer arrondies et pesantes qu'on balance, en rejetant violemment les bras dans tous les sens.

(2) Ici, le Docteur montra, l'une après l'autre, des formes anatomiques de grandeur naturelle, représentant tous ces divers organes ; il décrit en détail leur structure, leur fonctionnement, leur action réciproque ; puis les adapte ensemble, il reconstruisit, pour ainsi dire, sous les yeux de l'assemblée, cette partie complète du corps humain.

de l'opération ordinaire, qu'on appelle simplement la *respiration*. — Tout ce qui ne consiste qu'à élargir la poitrine par une extension des muscles, ne saurait jamais amener le développement ni le bon état *santitaire* des poumons, les quels, de même qu'une amande gâtée dans une coquille saine, peuvent être totalement contractés ou détériorés, malgré cette belle apparence extérieure de vigueur et d'ampleur. — Une poitrine large ne renferme pas nécessairement de larges poumons ; en sorte que celui qui essaierait de se refaire le sang par l'usage et le maniement des *masses de fer*, s'apercevrait *enfin*, mais trop tard, qu'il n'y a aucune proportion entre la fin et les moyens. Je ne veux pas dire qu'il ne puisse tirer aucune utilité de l'usage, fait à propos, des *masses de fer*, mais seulement qu'un par exercice musculaire est incapable de fournir le genre de secours, que réclame impérieusement un système que l'on a détérioré et affaibli, en négligeant de faire bon usage des organes de la respiration.

Or si, chez les personnes même instruites, on trouve si peu d'attention à procurer la santé des organes de la respiration, nous ne devons pas être surpris de ce que la multitude en général soit si arriérée sur le même sujet.

Nous voyons, par exemple, de jeunes personnes, passer la plus grande partie de leur vie, enfermées dans des maisons ; une partie considérable de chaque année dans des appartements chauffés ; assises sur des chaises basses et rembourrées ; la poitrine et les poumons serrés, et à la gêne, par le poids de la tête et des épaules qu'elles tiennent penchées ; enfin toutes repliées sur elles-mêmes dans leurs travaux d'aiguille ou d'étude. Peut-on s'étonner, en considérant une semblable manière de vivre si, tandis que dans d'autres pays, où les dames prennent de vigoureux exercices en plein air, — et par là je n'entends pas parler seulement de ce qu'on appelle *promenades de mode*, — une femme est encore dans sa fleur, à l'âge de quarante ans, tandis que dans ce pays, avec l'avantage d'un climat supérieur, elle languit et succombe presque, parfois avant vingt ?

Et quels moyens emploiera-t-on pour remédier à la fatigue et à l'irritabilité nerveuse qu'amènent ces entraves que l'on met, au plein jeu du mécanisme de la respiration, et à cette privation forcée où on les laisse d'une quantité suffisante d'air pur ? Ce sera peut-être une promenade languissante sur la voie publique et par les rues les plus fréquentées de la ville, si toutefois le temps est tout-à-fait à souhait ; si non, l'on attendra dans le soir. Alors on se laissera emboîter dans une voiture fermée ou dans un omnibus, qui vous transportera dans une salle de théâtre ou de concert, où l'air est encore plus corrompu qu'à la maison : ou bien encore, ce sera chez soi que l'on improvisera une salle de bal ou de concert. Dans l'un et l'autre cas, les pauvres poumons déjà affaiblis, portant déjà peut-être un principe de consommation ; le cœur aussi et les autres viscères, sont soumis à un genre d'exercice violent, auquel ils n'ont jamais été destinés, et qu'ils ne sont en état ni d'entreprendre ni de soutenir.

Une autre cause d'affaiblissement et de destruction qui se renouvelle tous les jours, c'est le travail forcé et l'excitation de nos organes digestifs, par suite d'abstinences prolongées ou de surcharge d'aliments, ou enfin par l'irregularité des intervalles mis entre les repas. De plus, les organes digestifs sont aussi dépendants, en grande partie, pour leur bon état et leur vigueur, du bon usage de la respiration.

Mais dans l'usage de ces moyens que nous avons dit, comme de tous les autres, employés pour le soutien de la vie, il semble y avoir généralement un manque essentiel d'intelligence de nos véritables besoins et nécessités. L'on cherche en aveugle autour de soi, quelque soulagement qui satisfera vaguement les appétits toujours renais-sants d'une nature appauvrie ; mais malheureusement on ne prend, le plus souvent, que ce qui contribue à accroître le mal, plutôt qu'à le guérir. N'est-il pas manifeste que la conscience publique a besoin d'être éclairée méthodiquement, sur une matière de telle conséquence ?

En vous citant les habitudes journalières d'un grand nombre de personnes du sexe, j'ai, sans doute, rappelé à votre esprit des habitudes analogues non moins fatales, et très-communes chez les

hommes, engagés dans les professions commerciales mercantiles etc. Le mal ne se borne même pas là ; Les pauvres enfants, qui, dans cet âge tendre, ont besoin d'être dirigés par la sagesse plus mûre, des parents ou des maîtres, les enfants, dis-je, ne les voit-on pas souvent, eux aussi, comme entassés dans des salles, où parfois on a peine à respirer, faute de quelques procédés peu coûteux de ventilation ?

On a senti sans doute le besoin de couper pour eux, les longues heures de l'étude, par des exercices très-actifs, pris en plein air, et que la nature même nous dit être si essentiels à cette époque de la vie, pour le développement du corps. Mais toutefois, que de figures encore, souvent pâles et livides, surtout dans les écoles de filles ! Quelle est donc la cause de ces symptômes alarmants ? Je ne crains pas de la signaler : c'est le manque d'une instruction convenable, à l'effet de former et de développer les organes respiratoires.

Nous savons tous que les enfants ont besoin d'être instruits à faire l'usage le plus convenable de toutes leurs facultés physiques et intellectuelles. Or, n'est-il pas surprenant que la possibilité de quelque défaut essentiel, dans la manière de prendre la respiration, semble à peine avoir frappé l'imagination, même des physiologistes de profession ? Il faut de l'attention pour ne pas se laisser aller à une foule d'habitudes inconvenantes, même en ce qui tombe plus facilement sous les yeux : Il en faut pour le maintien, pour la démarche ; il en faut pour articuler les paroles distinctement, pour éviter de parler du nez, ou la bouche trop ouverte. Peut-on donc s'attendre à ce que les organes de la respiration, soumis comme ils le sont, à tant d'influences qui en gênent l'action, accompliront pleinement leurs fonctions sans une attention spéciale de notre part ? Or, nous serons mal disposés à donner cette attention, tant que nous ignorerons l'organisation et le propre fonctionnement de ces organes si complexes.

On ne saurait attendre que, dans une lecture publique, je puisse suivre en détail, toutes ces différentes habitudes, plus ou moins funestes aux organes vocaux. Plusieurs de ces causes sont particulières aux individus. Mais, sans entrer dans un détail infini, si je puis en général, diriger l'attention publique sur la cause véritable, quoiqu'inconnue de ces maux tant de gorge que de poumon, j'aurai beaucoup fait pour les diminuer et enfin pour les détruire.

Dans des temps plus anciens et moins raffinés, quand de rudes exercices en plein air, procuraient une respiration plus libre et plus naturelle ; avant que l'atmosphère de nos appartements fût privée de sa vitalité par nos fourneaux à charbon, et nos poêles rougis ; et qu'elle n'était pas remplie de ce poison perfide, qui se fait jour par les fissures des tuyaux à gaz ; quand on se couchait à des heures raisonnables, et qu'on se levait de même ; quand on mangeait à des heures réglées, et d'une nourriture saine et substantielle ; qu'on aimait à se récréer chez soi, d'un commerce sincère, aimant et sociable. . . . alors. . . . quoi alors ? Alors on vivait toute sa vie ! . . . Tandis que, perdus et noyés au milieu des mille influences délétères qui nous environnent, nous pouvons dire avec non moins de vérité que nous passons notre vie, à respirer la mort.

Mais on ne pourra manquer de concevoir toute l'importance d'une bonne éducation respiratoire, en considérant un moment les fonctions et les opérations de quelques-uns des organes que nous avons dit faire partie du mécanisme vocal.

Les poumons, comme vous savez, sont composés des ramifications très-ténues des vaisseaux du sang, de cellules à air, et de nerfs. Ils sont comme suspendus dans la poitrine par la trachée-artère, et attachés au cœur par les vaisseaux pulmonaires. L'artère pulmonaire porte le sang veineux et impropre à la vie, du cœur dans les poumons, pour l'y soumettre à l'action de l'air. Aussitôt que cette opération est accomplie, le sang retourne à l'oreillette gauche du cœur, et de là passe dans tout le système circulatoire. L'air est fourni par la trachée-artère et par les deux bronches, qui sont comme les deux branches de ce tube ; et il se répand partout dans la poitrine, par les innombrables ramifications des tubes bronchiaux.

L'air agit sur le sang par une membrane extrêmement mince,

qui est estimée n'avoir pas plus d'un millième de pouce en épaisseur. Si on remplit de sang *veineux* une vessie, assez pour la distendre un peu, et qu'on la lie par le haut, quoique ce sang soit d'une couleur de *violet sombre*, on s'apercevra au bout de peu de temps, que la portion de ce fluide qui est en contact immédiat avec l'enveloppe, a subi un changement. L'air ayant passé à travers les pores de la vessie, a changé le sang *veineux* et violet, en sang rouge ou *artériel*. Or, c'est précisément là le changement que notre sang subit dans nos poumons, mais instantanément, à cause de l'extrême ténuité de la membrane des vaisseaux qui le portent, et la ramification à l'infini de ces vaisseaux, dans toute l'étendue des poumons.

Il est un autre résultat lié avec celui-ci, et tout-à-fait digne de remarque. C'est que, en même temps que l'air a rendu le sang, propre à soutenir la vie, aussitôt et par cette même opération, il s'est privé lui-même de cette propriété qu'il a de le *raviver* et, par suite, il ne peut plus être longtemps bon à remplir cet office. Une nouvelle provision d'air vital devient donc aussitôt nécessaire à nos poumons, pour venir y produire de nouveau du sang pur. On estime qu'un homme qui fait un travail ordinaire, consomme de trois à quatre mille gallons d'air, par jour. Si cette quantité est nécessaire pour constituer une bonne santé dans un cas, elle l'est aussi, en *moyenne*, dans tous les cas. Cependant les poumons et le cœur d'un homme qui fait un travail fort, celui du charbon par exemple, sont beaucoup plus larges et plus puissants que ceux d'une personne qui mène une vie sédentaire et peu active. Car l'emploi du premier l'oblige à mettre en jeu, une foule de muscles susceptibles d'ailleurs d'aider au mécanisme de la respiration ; il aspire par là une plus grande quantité d'air et, par suite, il jouit communément d'une très-forte santé. Au contraire, une personne habituellement trop sédentaire, par la seule position gênée et immobile de certaines parties de son corps, réduit le mécanisme de la respiration à une action très-limitée et très-faible, tout au plus suffisante pour soutenir l'existence, mais qui n'est pas faite pour la prolonger longtemps. De là, résulte pour cette personne, un besoin urgent de donner d'ailleurs un soin particulier et continuels aux muscles de la respiration, jusqu'à ce qu'il les ait habitués à fournir aux poumons, la pleine mesure d'air dont ceux-ci ont besoin.

Par la manière dont sont conformés nos organes respiratoires, on serait tenté de dire que le Créateur semble avoir voulu *forcer* les poumons à aspirer l'air et à s'en nourrir ; et les moyens qu'il a choisis pour cela sont aussi simples que merveilleux. La cavité de la poitrine, dans laquelle les poumons sont comme suspendus, est complètement vide. Tandis qu'on aspire l'air du dehors, la cavité s'élargit plus ou moins, selon qu'on observe plus ou moins les lois de l'aspiration même. Alors les côtes s'élèvent, car elles sont pourvues, à cette fin, de muscles élastiques ; et le *Diaphragme* s'abaisse. Or, comme la nature ne souffre pas le vide, il faut que cette cavité se remplisse immédiatement. Conséquemment si le conduit d'air demeure ouvert et non obstrué, comme il pourrait l'être, par exemple, par une corde qui le serrerait, l'air se précipite à travers cette ouverture, et s'insinue dans tous les petits conduits des poumons qu'il enfle comme on enflerait une vessie.

L'air ayant fait dans les poumons son service propre, et étant par là, incontinent, devenu impropre à y servir davantage, doit en être expulsé, pour faire place à une nouvelle provision. Cette réaction s'accomplit en relâchant la tension des muscles qui ont soulevé les côtes, et en contractant au même instant les muscles de l'*abdomen*. Par cette contraction, le *diaphragme* est repoussé en haut et l'air, décomposé dans les poumons, en est chassé. Cette action, en sens contraire de la première, s'appelle *expiration*.

L'*inspiration* ordinaire et usuelle ne contracte ainsi le *diaphragme* et ne soulève les côtes que médiocrement ; mais celle, beaucoup plus complète et si salutaire à la santé, que l'on est porté à faire de temps en temps, met en jeu tous les muscles additionnels environnants qui s'y prêtent. Plus profonde est cette *inspiration*, et plus aussi l'action salutaire de ces organes est puissante.

Il est à propos de faire remarquer ici, que le même caractère de bienfaisance et de sagesse infinie qui reluit dans tous les ouvrages

du Créateur, se fait remarquer ici d'une manière admirable. Car si, par accident, la respiration se trouve gênée de quelque côté, parce que le jeu de quelque groupe de ces muscles serait intercepté, d'autres muscles, comme supplémentaires, sont prêts à accomplir l'office des premiers.

Un autre fait relatif au phénomène de la respiration, est encore particulièrement digne de remarque ; c'est que, tandis que les mouvements du cœur et des intestins s'opèrent indépendamment du concours de notre volonté, sans même que nous ayons presque conscience de leur existence, ceux au contraire de la respiration sont accompagnés de sensation, pour ne pas dire même d'un acte de notre volonté. Comme pour nous dire que cette partie du mouvement vital, qui est en effet le *maître-ressort* de tout, est communément en notre main, afin que nous puissions, en un sens, et sans accidents, jouir d'autant de vie et de vigueur corporelle que nous voudrions ; et que nous n'ayons enfin personne à accuser que nous-mêmes, si nous n'atteignons pas la somme de bien-être, de santé, et même de longévité qui est possible, dans cette période terrestre et passagère de notre existence.

Je pense, que par ce simple aperçu général sur les fonctions de nos organes respiratoires, vous serez demeurés convaincus de la vérité d'une de mes principales propositions ; savoir que l'ignorance, relativement à la physiologie de la voix, a conduit à de grands maux, provenant d'une négligence à cultiver notre faculté respiratoire.

Maintenant permettez-moi de vous suggérer quelques règles familières pour votre usage journalier.

Dès le matin, quand vous vous levez, et après vous être suffisamment couverts, ouvrez les fenêtres de votre chambre et remplissez vos poumons de ce qui est leur nourriture propre, en aspirant à longs traits l'air frais du matin. Humez cet air lentement, jusqu'à ce que toutes les plus petites vésicules de vos poumons en soient réveillées et délicieusement sustentées par la présence de cet élément qui est leur vie. Prenez votre temps et ne vous épargnez pas les doses : répétez le même exercice, chaque soir, avant de vous mettre au lit, et, si vous pouvez vous y astreindre, faites-le encore plusieurs fois, à des intervalles réglés, pendant le jour.

Évitez autant que possible les atmosphères trop chauffées, trop renfermées et non purifiées. Avez-vous à écrire, à conduire ? Que vos mains soient presque à la hauteur du menton, afin d'éviter les conséquences mortelles de l'habitude de replier la poitrine sur elle-même. Conservez toujours une position de corps droite ; la poitrine rejetée en avant et les épaules en arrière, soit que vous soyez assis, ou debout, ou même penchés en avant. Ne gênez jamais la libre action des côtes par des habillements trop serrés. Prescrivez-vous, par système, un exercice tous les jours au grand air ; ne recourez aux voitures que par nécessité et épargnez sur l'*omnibus*, quelques douzaines de sous, pour vous procurer un bon ouvrage sur la *Physiologie humaine* et sur les fonctions naturelles du corps. Lisez-le, même le soir, si vos yeux sont bons, jusqu'à 10 heures, jamais au delà : et retirez-vous. Si, par système, vous préféreriez vous retirer plus tôt, vous n'y perdriez rien, sous aucun rapport. Rien n'épuise plus rapidement l'énergie nerveuse que les longues veilles, et les travaux de nuit. Soyez réguliers dans vos repas et prenez-les à des intervalles qui ne dépassent guère 5 heures, ou 6 au plus.

Usez d'une nourriture substantielle plutôt que d'une nourriture de fantaisie, molle, ou trop aqueuse.

S'il vous faut lire à haute voix, parler en public, ou chanter, prenez garde, dans cet exercice, de forcer les muscles du gosier, sur la fausse idée que la puissance de la voix, ou la voix elle-même, se produit en forçant ces organes, jusqu'à les déchirer même quelquefois.

Si vous les avez déjà lésés par cette fausse méthode, réfléchissez bien avant de vous décider à vous faire médicamer, mutiler peut-être, ou brûler ces parties délicates, sous le chimérique espoir de recouvrer la voix par ces procédés *contre-nature*.

Veillez à ce que vos enfants soient parfaitement instruits sur la manière de se servir de leurs organes respiratoires. Coupez leurs études, à de courts intervalles, par des exercices en plein air :

inculquez-leur de point-en-point les principes que vous suivez vous-mêmes, pour vous conserver une santé vigoureuse.

Que ces quelques règles bien simples soient mises en pratique tous ces jours par vous et par vos enfants, et nous entendrons beaucoup moins parler de dyspepsies, de palpitations de cœur, de faiblesses des poumons, de maux de gorge, etc., etc. . . . On connaît moins ces vapeurs provenant d'un estomac désorganisé. Ces langueurs et une foule d'autres inconvénients, causées par l'affaiblissement du système nerveux et l'appauvrissement du sang, disparaîtront peu-à-peu ; et partout, sur des visages sereins, paraîtra l'image de la santé, de la tranquillité et de la douce joie.

On ne saurait calculer l'influence heureuse que peut avoir, sur le moral de l'homme, l'entretien honnête et la conservation de sa santé. Bénissant donc l'Auteur de notre nature, révéralant en nous son œuvre, et les lois de sagesse qu'il nous impose pour notre conservation, ne mettons plus d'obstacle au but bienveillant qu'il se propose, touchant notre organisation, par une indolence et une coupable négligence de notre part.

GUÉRISON DE MADAME SUZANNE DUCHÉNEAU, ÉPOUSE DE M. P. A. LABRIE.

Je soussignée Suzanne Duchéneau, née à la Pointe-Claire, âgée de quarante trois ans, épouse de M. Pierre Auguste Labrie de Ste. Adèle, diocèse de Montréal, déclare, à la gloire et à l'honneur de Notre-Dame de Pitié, avoir été guérie par son invocation, de la manière suivante.

Dans tout le cours de l'année 1859, j'éprouvai fréquemment les accès d'une toux violente et opiniâtre, et à partir du 17 octobre, il se joignit à cette toux des douleurs très poignantes au côté gauche, dans le dos et entre les deux épaules. L'expectoration était très-abondante, la fièvre continuelle. Je perdîs totalement l'appétit et n'éprouvai plus qu'un profond dégoût pour toute espèce d'aliment. Ces divers symptômes firent juger au Docteur qui me traitait que j'étais atteinte d'une grave maladie de poumons, et que mon état était à peu près sans ressource.

J'éprouvais de plus une affection nerveuse, qui se manifestait par de vives douleurs aux jointures, et par une impuissance absolue de marcher. À peine, avec le secours de deux personnes et en ne me soutenant, quoique faiblement, que sur les talons, pouvais-je faire quelque pas dans ma chambre. Enfin par suite de la fièvre qui me consumait et du défaut de nourriture, je tombai dans un état de faiblesse extrême et de complète impuissance. Un autre Docteur, que celui qui me soignait habituellement, sembla croire à quelque possibilité de retour à la santé ; mais trois autres que me virent successivement pensèrent, aussi bien que le premier, que je ne relèverais pas de cette maladie, et qu'elle me conduirait au tombeau.

Il y avait déjà plus de deux mois que je gardais ainsi le lit, lorsque, sur le récit de guérisons opérées par l'intercession de Notre-Dame de Pitié, à l'occasion de la Statue miraculeuse, honorée à Montréal, chez les Sœurs de la Congrégation, une personne de ma parenté me

conseilla de faire une neuvaine pour obtenir mon rétablissement, et, dans ce dessein, m'envoya de l'huile de la lampe, qui brûle devant cette statue. Dans cette confiance donc, mon mari, mes enfants et mon engagère s'étant joints à moi, nous commençâmes, le 24 décembre 1859, veille de Noël, une neuvaine qui devait se terminer le 1er jour de l'an 1860 ; récitant à cet effet, chaque jour, la formule de prières qui se trouve imprimée au-dessous d'une image représentant la statue miraculeuse. En outre, je faisais sur moi-même des onctions avec l'huile dont j'ai parlé.

Durant les huit premiers jours, je souffris des douleurs intolérables, et tout ce que j'avais éprouvé précédemment sembla se renouveler alors, avec plus d'intensité, tellement que je pouvais à peine répondre aux prières qu'on faisait pour moi ; seulement, quand mes douleurs devenaient plus violentes, j'appliquais de la même huile sur le mal, et, chose étonnante, tout aussitôt la douleur changeait de place. Répétant incontinent l'onction là où la douleur venait de se porter, à l'instant elle se déplaçait de nouveau, ou se calmait notablement, en sorte que je pouvais alors l'endurer sans trop de peine. Ces déplacements instantanés de la douleur, opérés à l'occasion de l'application de cette huile, me frappaient beaucoup, et me paraissaient tellement inexplicables que je n'osais pas en parler.

Cependant la veille du jour de l'an, j'éprouvai du mieux. Le lendemain où, pour terminer ma neuvaine, je devais faire la sainte communion, je me sentis portée, pour recevoir plus décentement la visite de Notre-Seigneur, à quitter mon lit. J'en descendis donc vers 6 heures du matin, et pour la première fois, depuis deux mois et demi, je m'habillai, m'apprêtai moi-même sans aucun secours étranger et fis même ainsi le tour de ma chambre de *plein-pied* et sans douleur. Environ une heure après, M. le Curé m'apporta la sainte communion. J'eus le bonheur de recevoir Notre-Seigneur, et je m'efforçais de lui témoigner toute ma reconnaissance pour un si merveilleux changement.

Enfin, mon action de grâces étant achevée, j'éprouvai un vif besoin de manger, quoique jusqu'à ce moment, comme j'ai dit, et notamment durant ma neuvaine, j'eusse été toujours profondément dégoûtée de tout aliment. Je me mis donc à table où je déjeunai en famille et mangeai de la viande avec appétit. Ce jour-là même encore, je dinai et soupai de même. Ce qui étonnait fort toutes les personnes de la maison.

Dès ce moment je continuai à manger plus même qu'avant ma maladie, et quoique j'évitasse par prudence de m'exposer au froid pendant le reste de cet hiver, qui fut très-rigoureux dans notre paroisse, je ne cessai d'aller et de venir dans la maison, mes forces revenant de jour en jour.

Cependant, comme pour me convaincre encore davantage que ce n'était pas aux remèdes humains

que je devais cette guérison, mais à l'intercession de Notre-Dame de Pitié, Dieu permit qu'au commencement du mois de mars suivant, et pendant que j'achevais de me rétablir, j'éprouvasse momentanément un retour de l'affection nerveuse dont j'ai parlé, et les douleurs les plus vives à un genou. Ce qui me détermina à recourir de nouveau à Notre-Dame de Pitié, et à faire en son honneur une seconde neuvaine. J'informai aussitôt les Sœurs de la Congrégation, de cette espèce de rechûte, et immédiatement elles m'envoyèrent de l'huile sainte en me donnant l'assurance que Notre-Dame de Pitié me guérirait. En effet, je déclare ici, à la gloire de Dieu et à l'honneur de la très-sainte Vierge, qu'ayant reçu cette huile le troisième jour de mon mal, au moment même où j'en fis une application à la partie malade, tout aussitôt la douleur cessa, et que depuis je n'en ai jamais plus éprouvé aucune atteinte. Je ne puis m'empêcher de dire que n'ayant donc usé, dans cette circonstance, d'aucune espèce de remèdes, cette seconde guérison me frappa, en un sens, plus encore que la première, et ne laissa dans mon esprit, absolument aucun doute, qu'elle ne fut un effet de la puissance de Notre-Dame de Pitié. Après cette double faveur, voulant témoigner, moi-même en personne, ma juste reconnaissance à ma Libératrice, je me rendis, le mois de juillet dernier, à Montréal, où je fis une neuvaine d'actions de grâces. Pendant ce temps là, je me rendis chaque jour à pied à la chapelle de la Congrégation où la statue miraculeuse est exposée. J'allai aussi depuis, faire visite à plusieurs de mes parents, résidant dans les deux paroisses de la Pointe-Claire et de Lachine. J'employai à ces différentes courses six semaines, durant lesquelles je jouis toujours de la meilleure santé.

Telle est la déclaration que je crois devoir faire ici, pour rendre hommage à la vérité, et témoigner à Notre-Dame de Pitié ma vive et profonde reconnaissance. En foi de quoi, j'ai signé à Ste. Adèle, ce 28 décembre 1860.

SUZANNE DUCHÉNEAU.

Nous soussignés, déclarons avoir été pleinement informés de la guérison de Madame Labrie, qui s'est opérée pour ainsi dire sous nos yeux ; et nous attestons, de plus, que le récit de sa maladie et celui de sa guérison, rapportés dans la narration précédente, sont tout-à-fait conformes à la vérité.

En foi de quoi nous avons signé, à Ste. Adèle, ce 28 décembre 1860.

P. A. LABRIE,
GODEFROI LABRIE,
HONORINE LABRIE,
C. B. LAFLEUR,
OLIVE LAFLEUR,
LOUISE MIGNERON,
ARSILIE LABRIE.

BIBLIOGRAPHIE.

CALLISTA, ou Tableau historique du IIIe siècle, par le Rév. P. Newman, Docteur en théologie ; traduit de l'anglais par l'Abbé A. Goemaere avec l'approbation de l'auteur. 1 beau volume in-8o. br.

La route si brillamment ouverte par l'auteur de "*Pabiola*," vient d'être parcourue, avec non moins de gloire, par l'auteur de "*Callista*." Véritables sœurs, ces deux œuvres sont appelées au même succès. Laissez-nous crayonner à grands traits les scènes que le Père Newman a si bien burinées dans son ouvrage. Callista, transplantée sous le soleil brûlant de l'Afrique. à Sicca, petite cité Maure, où elle vit du produit de son travail, qui consiste à fabriquer de petites statuette de dieux romains, grecs et africains, Callista, jeune Grecque d'une beauté admirable, entourée de toutes les séductions du climat et de l'idolâtrie, s'ennoie néanmoins. Une esclave chrétienne lui a donné l'idée d'une religion qui satisferait son cœur ; mais c'est tout ce qu'elle sait de cette religion qui la repousse autant qu'elle l'attire. Un jeune chrétien, Agellus, qui voudrait l'épouser, fait pénétrer quelques rayons de lumière dans cette âme avide de connaître le souverain bien ; cependant, Agellus, dont la foi est vive, mais dont le cœur n'est point encore détaché des créatures, ne lui offre pas l'idéal qu'elle avait entrevu avec son esclave ; elle retombe dans un abattement profond et se réfugie dans un Scepticisme absolu. Alors éclate la persécution de Déce. Callista se trouve comprise dans les recherches faites contre les Chrétiens ; elle est même mise en prison comme chrétienne, quoiqu'encore païenne, après avoir eu un entretien extraordinaire avec un inconnu, qui lui a remis un exemplaire de l'Évangile de St.-Luc. La grâce commence à agir sur elle peu à peu. Sommée de paraître devant ses juges, elle paraît ; mais sommée de sacrifier à Jupiter, elle refuse, tout en protestant qu'elle n'est pas chrétienne ; la grâce agit alors plus fortement ; l'inconnu, qui n'est autre que St.-Cyprien, évêque de Carthage, parvient à elle ; Callista est instruite dans la religion, reçoit le baptême, et quelques instants après, le baptême du sang couronnait son union avec Dieu.—Telle est la modeste charpente autour de laquelle l'auteur a su élever son édifice, chef-d'œuvre qui n'est rien moins que le tableau fidèle et historique du IIIe siècle tout entier. Telle est la trame du récit, autour de laquelle l'auteur a su grouper si artistement des personnages de différents caractères : Agellus, chrétien faible, que la persécution relève ; Juba, son frère, nature sauvage et indomptée, type de l'Africain aux mœurs farouches, aux passions bouillantes ; Ariston, frère païen de Callista ; Lucindus, marchand de statuette et d'idoles ; le vénérable évêque de Carthage, etc.—L'état de l'Église d'Afrique est étudié avec soin ; il y a des descriptions, — celle des environs de Sicca, par exemple, celle de l'invasion des sauterelles, etc., — qui décèlent une vive imagination chez l'auteur, dont la vie s'est pourtant écoulée dans des méditations théologiques. Ce sont là, on le comprend, des détails qu'on ne peut analyser, selon leur mérite, dans un simple compte-rendu. Cet écrit, dont s'enorgueillit avec droit la littérature anglaise. l'Abbé Goemaere vient de le faire passer dans notre langue, par une traduction facile, entraînant et surtout correcte, au point qu'elle est la seule autorisée par l'auteur. Désormais la "*Callista*" de Newman, prendra honorablement sa place, dans toutes les bonnes bibliothèques, à côté de la "*Pabiola*" du Cardinal Wiseman.

La librairie de MM. J.-Bte. Rolland et Fils se charge de fournir cet excellent ouvrage pour la modique somme d'UNE PIASTRE.

L'ÉCHO DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL, revue hebdomadaire, publiée par J. B. Rolland & Fils, 6, rue St. Vincent, Montréal.—Abonnement : \$2 par année, payables d'avance.

Des Presses à air dilaté d'Eusèbe Sénécal, 4 rue St. Vincent, Montréal.